

The background of the cover is a soft, painterly landscape. It features a calm body of water in the foreground, a dark line of trees in the middle ground, and a large, rounded mountain peak in the background. The sky is filled with soft, diffused light, suggesting a hazy or overcast day. The overall color palette is muted, with greens, blues, and greys.

**ZSUZSA BÁNK**  
**MOURIR EN ÉTÉ**

*Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni*

Rivages



*« Les morts ne sont jamais morts, ils ont leur place dans les premières phrases d'une rencontre, d'une discussion, ils sont assis dans les jardins, aux tables, devant les soupieres, les corbeilles de pain blanc tranché, ils ordonnent, allons, parlez de moi à présent, ne baissez pas les bras, n'arrêtez pas de parler de moi. »*

Zsuzsa Bánk pensait passer un dernier été auprès de son père au bord du lac Balaton, dans la Hongrie de leurs souvenirs communs et respectifs, mais l'accélération de la maladie bouleverse ses plans et tandis que l'horizon de la mort se rapproche, c'est la vie entière qui revient et s'impose. Ce livre donne à voir une séparation redoutée et bouleversante d'avec un père authentiquement rencontré en tant qu'être humain. La beauté de cette relation, la richesse du portrait qui se dessine sous la plume de l'écrivain, la justesse et l'attention qu'elle consacre aux émotions, aux détails, à la joie et au chagrin, transcendent absolument le roman de deuil. Texte de lumière et de sensualité, *Mourir en été* est un talisman universel.



Zsuzsa Bánk

# Mourir en été

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Myriam Anderson et Delphine Valentin

Titre original :  
*Sterben im Sommer*

Couverture : © Gerhard Richter, 2021 (0237)

© S. Fischer Verlag GmbH, 2020  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5529-7

L'été jette sur nous son jaune le plus puissant, mais nous parlons de l'hiver. En route vers le sud-est, Wurtzbourg, Ratisbonne, Passau, Vienne, puis la Hongrie, Sopron, Sárvár, ma mère raconte l'hiver, la chaleur nous met en nage, mais elle raconte la glace et la neige de janvier 1973, lorsque mes parents avaient reçu dans leur petit appartement de Francfort un télégramme dicté par téléphone. Un télégramme en provenance de Hongrie, rédigé en langue hongroise, lu à voix haute par le Service des télégrammes allemands, d'un ton neutre, sans jugement de valeur, sans interprétation, sans connaissance du fond, lettre après lettre, parce que les mots ne produisaient aucun sens, pas pour une oreille allemande. Mon père avait décroché le combiné, préparé un morceau de papier et un crayon ; il répétait chaque lettre, ma mère, emplie d'angoisse, regardait dans sa direction, parce qu'elle savait, parce qu'elle devinait peut-être déjà ce qui allait venir à présent, parce que ce n'était pas une chose inattendue, mais vers laquelle ses craintes convergeaient depuis des

semaines. Mon père avait commencé à noter, mais posa rapidement son crayon. Les quatre premières lettres du mot nous suffirent à en comprendre l'entièreté, à en discerner aussitôt la dimension : *m-e-g-h*. Il n'en fallait pas plus pour savoir comment s'assemblait la totalité du mot, comment il était constitué et ce vers quoi il pressait, ce qu'il voulait dire, ce qu'il allait déposer sur nous tous, *meghalt* – « est mort ».

Ma mère se rappelle comment elle entama ce long voyage obscur vers son village natal, qu'elle avait quitté seize ans auparavant pendant l'insurrection hongroise. Des amis lui avaient conseillé de ne pas reporter ce départ, ce voyage dans l'inconnu, avec tous ses impondérables, elle prit donc le train de nuit entre Francfort et Vienne, se rendit le matin pour obtenir son visa à l'Ibusz, le bureau de tourisme international officiel hongrois, le point de passage obligé de tous ceux qui voyageaient pendant la guerre froide d'Ouest en Est, d'Autriche en Hongrie, c'est-à-dire dans le sens où personne d'autre ne voulait aller, à contre-courant. Ma mère se rappelle cet hiver sombre au froid crissant, elle se rappelle ses noires journées de glace et ses nuits de neige claires, tandis que le soleil claque sur notre voiture et que les champs se dessèchent autour de nous, son mélange de tristesse, de paralysie et d'angoisse nerveuse à l'idée de ne pas y arriver, de ne pas être à l'heure pour l'enterrement, pour voir son père, une dernière fois, même mort.



C'est dans ce village que nous nous retrouvons le lendemain, assis devant la maison de ma tante et de ma cousine, au jardin, avec vue sur les vignes voisines, entourées de lauriers-roses et de cerisiers qui se sont déjà débarrassés de leurs fruits, dans un jardin d'Éden où le souvenir de cet hiver 1973 demeure ineffaçable. Ma cousine raconte qu'à l'époque elle croyait la fin du monde venue, le *vége a világnak*. Elle avait tiré les rideaux de la fenêtre, d'épais flocons de neige tombaient, elle vit son père, portant chapeau et manteau, marcher la mine sombre dans la tempête de neige, plus lentement qu'à l'habitude, la nouvelle qu'il lui apportait le rendait hésitant, et elle sut que c'était la fin du monde, grand-père est mort et a lancé le signal de notre fin du monde.

Alors que nous venions chercher en Hongrie la vive clarté de l'été, nous trouvons aussi, cette fois-là, la maladie et la mort, ce couple fermement enlacé, il s'impose, on ne s'en débarrasse pas, il s'attache comme une bardane, il s'agrippe à vous, il veut être de la partie, il danse avec vous, il vous harponne, on ne se défait pas de son étreinte. Chacun a son histoire de maladie et de mort, chacun a ses pertes, ses images aux noires ramifications et qui ne pâlisent pas. Les morts ne sont jamais morts, ils ont leur place dans les premières phrases d'une rencontre, d'une discussion, ils sont assis dans les jardins, aux tables, devant les soupières, les corbeilles de pain blanc tranché, ils ordonnent, allons, parlez de moi à présent, ne baissez pas les bras, n'arrêtez pas de parler de moi. La blessure est guérie, mais la cicatrice fait de

nouveau parler d'elle, ici, sous le cerisier, sous l'acacia, chaque fois qu'elle en a envie, et elle trouve que ce serait le moment, que le temps à présent serait revenu. Ma mère pleure encore son père après toutes ces années, ma cousine et moi, nous pleurons encore notre grand-père après toutes ces années, la douleur s'est simplement muée en quelque chose de plus quotidien, elle se répartit sur tous ceux qui se réunissent autour de la table, chacun en prend un morceau et l'avale avec du pain et de la soupe.

Je suis partie pour accompagner mon père malade dans son été hongrois. Le déposer au village, peut-être l'emmener avec moi sur les rives du Balaton. Lui faire sentir encore une fois cet été du noyer, lui commander encore une fois une Soproni glacée dans le café qui se trouve devant la plage Kisfaludy, et regarder avec lui les vastes flots bleus. Mais depuis que nous sommes arrivés, sa santé se dégrade, chaque nuit nous avons peur. Une fièvre s'est emparée de lui, elle ne veut pas céder, la clinique, chez nous, me dit au téléphone qu'il faut le soigner d'urgence. Ma cousine m'interdit de le conduire dans un hôpital hongrois, personne ne fera rien là-bas, dit-elle, aux urgences les gens agonisent, nous partons donc pour Eisenstadt, où se trouve l'hôpital le plus proche du côté autrichien. Non loin de là, mon père, voilà plus de soixante ans, a franchi la frontière pour fuir le pays.

Nous attendons à Eisenstadt jusqu'au soir, mais aucun lit ne se libère, il faut le transférer dans une autre

clinique en Basse-Autriche, une ambulance va l'y conduire. Au moment des adieux, je dis, nous revenons te prendre dans quelques jours, nous nous installerons sur la rive du Balaton et nous commanderons deux Soproni, je feins la confiance, je mets de la normalité dans ma voix et je n'admets plus l'angoisse, je n'admets pas qu'elle se saisisse de mes mots, les noue, les brouille et les paralyse, depuis un certain temps je suis experte dans l'art d'atténuer la réalité des choses, d'écarter et de surmonter leurs cruautés en élimant leur pointe. Et pourtant la fièvre nous tient en haleine, elle disparaîtra vers midi tous les jours qui suivront, mais reviendra et montera le soir, j'attends tout de même un appel, la clinique, la doctoresse, l'infirmière, ma cousine dans le jardin d'Éden, ma mère dans sa villégiature deux rues plus loin, mon frère à Berlin, eux tous dansent dans cette ronde de crainte et de tension, dans notre réseau du souci. Pendant que mes enfants plongent dans le Balaton et se déchainent au water-polo, lancent la balle au ciel avec leurs poings, je me tiens sur la rive et je vais au-devant des appels, à chaque sonnerie l'angoisse me monte à la gorge, dans cet été étincelant, avec toutes ses satisfactions et ses gâteries auxquelles on pouvait se fier, au milieu de tout cela, j'ai commencé à m'attendre au pire.

Nous voulions un grand été, peut-être les derniers jours dénués de soucis, voire de douleur. Des journées où le cancer se reposerait. Où il dormirait, sans se réveiller. Où il dormirait simplement tout son soûl. Sans bouger. En se retournant tout au plus sur l'autre flanc

– avant de replonger dans le sommeil. Oui, l'été est grand parce qu'il est toujours grand ici, les grillons strident avec entrain, la température grimpe chaque matin et les forêts bruissent plus fort dès qu'un vent se lève. Le soir, les routes, ces étroites veines interminables, n'appartiennent qu'à moi lorsque je reviens de l'hôpital au village, ou quand je prolonge mon chemin jusqu'au rivage du Balaton. Cet été-là, je parcours trois mille kilomètres en voiture. J'achète des vignettes, je voyage d'un pays à l'autre, d'une frontière à l'autre, Slovaquie, Autriche, Hongrie, de ville en ville, de village en village, je change de langue, hongrois, allemand, anglais, je cafouille. Mon père passe d'un hôpital à l'autre, parcourt une enfilade de services. À Balatonfüred, où je me trouve justement en maillot de bain sous un soleil brûlant, sa doctoresse m'appelle au téléphone, il faut opérer mon père, on le transportera d'ici quelques minutes en hélicoptère dans l'hôpital le plus proche, à une heure au nord de Vienne. Tandis que mes enfants jouent au ballon dans le lac, glapissent, battent des bras et bondissent, giflent la surface de l'eau, plongent tête la première et s'exercent au poirier, quelque part derrière Bratislava un hélicoptère s'élève dans les airs avec mon père. Je joins les mains et j'envoie mes prières de l'autre côté du lac bleu.

Ce n'est pas une nouveauté, pas une surprise non plus, en Hongrie, la maladie et la mort ont toujours fait partie du cadre, depuis que je suis capable de penser, depuis que nous avons passé l'été ici, elles y étaient chez elles. Si ce n'est que *nous* sommes à présent les personnages principaux, nous et pas les autres. Chaque année

sur laquelle nous nous retournons, quelqu'un avait dû partir, chaque année nous avons dû prendre congé de quelqu'un, remettre et laisser partir quelqu'un. La maladie et la mort étaient les invités indésirables, elles frappaient à la porte, s'asseyaient à notre table, mangeaient dans nos assiettes. Les gens mouraient dans leur cuisine, dans leur lit, en jardinant, aux champs, en cueillant des cerises, en nourrissant les cochons, sur le chemin de l'église ou sur celui de l'auberge, à bicyclette, à vélomoteur, en marchant, en jouant et en chahutant. Mais vraiment jamais à l'hôpital. L'agonie n'était pas chassée au-dehors, elle se déroulait sous le regard des témoins. Les vieux n'étaient pas les seuls à mourir, c'était aussi le cas des jeunes, des enfants, des nourrissons. La couverture médicale était insuffisante, les médicaments faisaient défaut. L'une de ces soirées tièdes, ma cousine raconta qu'elle seule et ses frères avaient été vaccinés contre la polio, elle seule et les enfants du médecin du village. Ma mère avait acheté les doses avec sa première paie gagnée en Allemagne et les avait envoyées par la poste.

Mes parents m'ont toujours entourée d'une façon tellement naturelle, sans peine, à leur manière légère – que cela eût pu s'achever chaque jour au cours des années passées, je n'en ai jamais vraiment pris conscience, mais je l'avais soupçonné tout de même, et ressenti par quelques extrémités nerveuses, en marge, dissimulées. C'est la raison pour laquelle, l'année précédente, je suis allée en Hongrie leur rendre visite dans leur maison d'été, c'est la raison pour laquelle, l'année

précédente, mon frère est allé en Hongrie pour se rendre avec notre père au bord du Balaton et nager jusqu'au large. Pour une *jó úszás* comme celle-là, comme on dit sur les rives, pour une aussi bonne nage, un aussi bon moment de natation, une bonne brassée d'eau, avec crawl et plongée, se retourner sur le dos, palper le ciel puis recommencer à crawler, une bonne et longue partie de nage à travers le lac et le ciel, l'eau et l'air. On ne peut pas traduire ça complètement, il y a en hongrois une note qu'aucune traduction ne peut rendre, « bonne », pour *jó*, c'est trop peu, trop petit, trop maigre. Cette *jó úszás* est le cœur de l'été hongrois, le milieu de l'été, le point vers lequel tout doit converger. On saute dans le lac et l'on nage loin derrière l'ultime ligne de limite, derrière les barques des maîtres nageurs. C'est plus que nager, c'est une manière de s'éloigner des choses, pas seulement de la plage et de son agitation, mais de toutes les choses qui, d'ordinaire, constituent la vie et en maintiennent la cohésion, du monde dans lequel cette vie se déroule et où ces choses se rassemblent. Très loin au large, dans le lac, là où le bleu de l'eau tente de saisir le bleu du ciel et entre en compétition avec lui, ce monde paraît négligeable, oublié. Dès le matin, à l'instant où l'on jette le premier regard sur le lac pour voir s'il est vert, bleu ou turquoise, paisible ou agité par le vent, on se pose donc la question : le lac me donnera-t-il aujourd'hui une *jó úszás* comme celle-là ?

L'un de ces après-midi-là, alors que je sortais de l'eau après avoir nagé très au large de Balatonfüred, quelqu'un m'a abordée sur la rive, devant les marches

de l'escalier qui mènent au lac, et m'a dit d'un ton reconnaissant : eh bien, c'en était une, de *jó úzsás* ! J'ai ri et j'ai répondu, oui, absolument, c'était ça, une *jó úzsás* ! Cela désigne la sensation, cela invoque ce qu'elle charrie de grand, de libre, d'apesanteur, les heures de légèreté dans une eau réchauffée par le soleil, cela décrit cette copieuse station dans l'eau, qui ne veut pas prendre fin, pour laquelle il n'y a pas de temps. Cela, notre père nous l'avait enseigné de bonne heure : être dans l'eau les uns à côté des autres, les uns avec les autres, c'était peut-être la première chose qu'il nous avait apprise, suggérée, à mon frère et à moi, ce qui nous liait sans mots, sans explications, toujours de manière naturelle. Il les avait pratiqués et partagés tous les étés avec nous, cet amour pour l'eau, pour la bonne nage, cette grandiose et fantastique manie de la nage – cette *jó úzsás*.

Est-il en train de jouer avec nous une folle partie ? Aurait-il entrepris de nous retenir ici ? Tendu un filet dans lequel nous ne cessons de nous prendre ? Est-ce lui qui m'envoie sillonner les quatre coins de ce pays qui a jadis été sa patrie ? Il y a peu, nous avons parlé de sa mort, lui veut être enterré en Hongrie, mais nous, nous voulons le savoir près de nous. C'est peut-être la raison pour laquelle il est solidement coincé au milieu, à mi-chemin, entre nos deux mondes, comme s'il s'était imaginé les choses ainsi, comme s'il pouvait influencer leur cours dans ce sens-là. Pour ce qui concerne sa tombe, il ne me fait pas confiance, il a par conséquent imploré ma cousine, il lui a assigné cette mission, de se battre

pour ce but – ce qui sonne plus puissamment en hongrois que dans ma langue, le *harcolni* hongrois ne sous-entend pas seulement un combat mais une bataille sanglante qui peut tout vous prendre. Dans son jardin d'Éden, je dis à ma cousine, ne nous combattons pas, je t'en prie, pas pour cela, moi aussi j'ai besoin d'un lieu où je puisse rendre visite à mon père quand il ne sera plus en vie.

À Mistelbach, après l'opération, il est allongé au milieu des tuyaux et des appareils high-tech, debout à son chevet je tiens ses mains tremblantes, je lui parle, même si j'ignore s'il peut m'entendre ou s'il a même remarqué notre présence. Je regarde la croix de bois sur le mur, le murmure s'installe dans ma tête, prends-le maintenant, saute le reste, épargne-lui ce tourment, je te prie, je peux le supporter, nous allons pouvoir le supporter. Mais la mort attend. Mourir ne va pas avec ce bleu qui s'étale comme à coups de pinceau entre les rares nuages sur mon trajet de retour, de Pannonhalma à Zirc. J'écoute Stevie Nicks, une Américaine me fait monter les larmes aux yeux en Hongrie, une Américaine me fait pleurer sous le ciel hongrois dans ma voiture allemande, parce qu'elle demande *can I handle the seasons of my life ?* et que je suis obligée de lui répondre, *no, I can't, I just can't handle them*. Je ne peux pas m'arranger avec les saisons de ma vie, ou plus exactement : je ne peux pas m'arranger avec cette saison-là de ma vie. Je répète, pour moi-même : la mort ne sied pas à l'été. La mort relève de l'hiver.



C'était aussi le cas durant l'hiver 1973, lorsque ma mère est partie en voyage pour l'enterrement de son père. Personne au village n'était au courant, nul ne savait que le Rideau de fer s'ouvrirait pour elle au bon moment et la laisserait se faufiler. Il n'y avait pas de téléphone, et donc pas de possibilité de s'annoncer. Elle roula vers l'obscurité, attendit impatiemment sur des quais de gare glaciaux, suivit, les yeux fixes, la lente progression des aiguilles des horloges ferroviaires. À Vienne, elle prit le train pour Győr, à Győr le suivant, qui la conduisit à proximité de son village. Tard le soir, elle arriva. Tous les chemins étaient gelés, comme pris sous une épaisse couche de glace. On avait repoussé la neige, qui se dressait en hautes parois sur les côtés. Aucun bus ne roulait. La maison la plus proche était celle de son frère, elle comptait y passer la nuit et attendre le matin. Mais le portail était fermé et personne ne l'entendit frapper. Le froid la travaillait, la valise lui tirait le bras, elle avançait sur la glace en tâtonnant, pas à pas, traversant lentement la petite ville endormie, puis la route de campagne qui descendait vers son village, sous une grande lune qui éclairait vivement le ciel au-dessus d'elle. Lorsqu'elle entra dans la rue, elle vit que la lumière brillait encore dans la ferme. Ma mère laissa tomber la valise, fit les derniers pas en courant et en criant. Ma mère ouvrit la porte, ma petite fille en or, *arany lányom*, dit-elle, je savais que tu viendrais prendre congé de ton père, je savais que tu viendrais.

\*\*\*

Nous nous tenons immobiles devant le jardin d'Éden, ma cousine et moi, comme deux personnes qui ont d'une certaine manière leur place dans ce cadre, mais pourtant ne l'ont pas. Il y a eu un peu de pluie, les feuilles gouttent, le jardin chuchote à notre intention. Terre des oiseaux, refuge des papillons, havre des fleurs – entre les branches, un bruissement minuscule, à peine audible, la verdure respire, l'acacia jette son ombre fraîche sur la ferme. Le vignoble, avec ses rangées de ceps minutieusement alignés à équidistance, s'est étiré, après l'averse il s'est rapproché de nous, il s'est allongé et s'est arrêté juste devant le portillon du jardin. Nous nous tenons épaule contre épaule devant la porte de la maison dont la peinture blanche s'écaille, et un sentiment s'empare de moi, nous ne ferons plus cela souvent, elle ne nous accompagnera plus longtemps, cette station immobile au jardin d'Éden, cette contemplation des vignobles, cette bouffée de plaisir que nous prenons à passer des chaussures solides et à partir en courant, au-dessus

des petites flaques qui, au bord du chemin, se tarissent vite dans la terre réchauffée par le soleil. En dessous de nous, deux marches en pierre mènent au jardin et à la cour, là où vivaient autrefois des cochons, des poules et des oies. Sous ces arbres, on cultivait des légumes, on les récoltait et on les mettait en conserve l'automne venu, poivrons, cornichons, tomates remplissaient le cellier, une peinture murale, une nature morte baignant dans le vinaigre et le sucre, une collection de mets prisonniers des bocaux, en suspension, l'hiver la famille s'en nourrissait. À présent, il n'y a plus que de la pelouse sous les pommiers, cela fait longtemps que ma tante ne cultive plus son jardin, ne sème plus rien, ne se penche plus sur les plates-bandes pour sarcler les mauvaises herbes et ameublir la terre. Personne ici n'engraisse ni n'abat plus des cochons, personne ne tue plus de poules pour la soupe, nul ne les attrape, ne leur rompt le cou avant de les plumer. Les concombres et les tomates, on les achète désormais simplement à l'Escot ou au Spar, et au jardin ne pousse plus qu'une herbe européenne jeune et vert clair.

L'hiver, la maison est exempte de vie humaine, son souffle est calme et vide, elle dort de son sommeil d'hiver sous les voix et les bruits qu'elle a absorbés dans ses murs et stockés sous son crépi. L'été est la seule saison où ma cousine et ma tante sont ici, l'été elles ouvrent les fenêtres, repoussent les volets, laissent battre les rideaux au vent, sortent le linge de l'armoire et font les lits, remplissent le réfrigérateur, posent des chaises sous les acacias, et sur la table des verres à eau et

à vin. L'été, l'été seulement, elles animent leur vieille maison, l'été seulement ma cousine abandonne Budapest avec sa mère démente afin qu'elles puissent toutes deux le passer avec mes parents, que je retrouve aussi pour quelques jours. Ma cousine et ma tante vivent à Budapest depuis des années, la première était une jeune femme quand elle a quitté le village et brisé le cercle dans lequel elle vivait, ce fut son premier pas d'adulte. Elle avait mesuré les routes et les chemins, elle avait vu qu'ils étaient trop étroits, trop petits. Pour moi, la maison est un cabinet du souvenir, mon petit musée du terroir personnel, mon mémorial de l'été hongrois. Elle encadre solidement une période de mon existence, j'y distingue aussi ma vie, ses sentiers sinueux à travers l'hier, une sorte d'album photo intégré à la maçonnerie, fait de pierre et de crépi, de bois et de verre, de strates et de fissures, de couleurs et de sillons.

Dans l'ancienne cuisine d'été il y a encore la crédence vert pâle de mes grands-parents, avec des chaises, une table et un canapé-lit dans le même ton. Derrière le verre, la porcelaine dans laquelle j'ai mangé quand j'étais enfant, la tasse au motif de roses pour le *grúztee*, le thé de Géorgie, la petite boîte en fer-blanc pour le sucre cristal, qui n'était pas blanc mais jaunâtre, et dont je pensais qu'il était sale. Dans le tiroir, sous le plateau de la table, se trouvent toujours des missives de ma mère, envoyées d'Ouest en Est. Ses récits et témoignages réguliers sur la vie en Allemagne, l'autre moitié de son monde partagé, l'écriture sur les enveloppes immédiatement reconnaissable, une

grande écriture ornée, des lettres et des mots comme des guirlandes de fleurs. Non pas écrites mais peintes, passées au stylo comme on passe le pinceau, les fines lignes dessinées d'un premier trait, puis renforcées d'une encre épaisse. Signes de survie, preuves de nostalgie, déclarations amoureuses en provenance d'un pays étranger. Destinés aux parents éloignés, écartés et devenus intouchables, des courriers conservés dans leur tiroir de cuisine, au centre de la maison, au centre de la vie et parmi eux, à portée de main dans le quotidien, tangibles d'une plongée des doigts sous le plateau, palpables, visibles, là – les phrases de ma mère.

Après la fuite, en 1956, il n'y eut pas de courrier, pas une lettre, pas une carte de toute l'année. Ma mère me l'a raconté au cours d'une de ces soirées, lors de notre promenade à la maisonnette du jardin d'Éden. Pendant un an, elle avait écrit, collé, affranchi et envoyé des lettres qui avaient été interceptées du côté hongrois. Elles n'atteignaient jamais le village, la rue, la boîte accrochée au portail, la maison, la table de cuisine. Dans l'autre sens, aucun courrier en provenance de Hongrie ne pouvait arriver en Allemagne. 1957 fut l'année sans signes. Sans phrases, sans mots. L'année du mutisme, l'année du silence. Plus tard arriva la première lettre de la sœur, dans laquelle elle écrivait qu'il n'avait pas été possible de tranquilliser la mère, à l'époque, que nul n'avait pu l'apaiser. Jusqu'à cette information qui n'avait pas tardé à leur parvenir par la radio. En décembre 1956, dans le camp de réfugiés, quelqu'un de la Croix-Rouge avait proposé

d'envoyer des messages *via* Radio Free Europe, de petits messages concis. Ma mère n'avait prononcé qu'une seule phrase qui contenait tout ce qui était important, tout ce qui devait être dit et entendu, sans fioritures, sobrement, une construction à base de quelques mots, cette unique phrase qui fut diffusée exactement comme cela : Ili, Inka et Teri ont réussi à passer la frontière et sont en Allemagne. Au village, le voisin du bout de la rue disposait d'un récepteur universel et écoutait à l'époque la radio à longueur de journée. Fermer la porte, éteindre le plafonnier, tirer les rideaux et tourner le bouton de sa radio. Il comprit immédiatement qui désignaient ces prénoms, trois jeunes femmes du village qu'il avait connues fillettes, des petites portant robe-tablier et rubans blancs dans les cheveux. Il passa donc son pardessus, mit son chapeau, descendit la rue pour aller chez ma grand-mère, ouvrit la porte d'un coup, s'assit à cette table vert pâle qui se trouve à présent dans la cuisine d'été, posa les mains sur la toile cirée et restitua, à leur intention, la phrase mot pour mot : Ili, Inka et Teri ont réussi à passer la frontière et sont en Allemagne.

Ma cousine et moi tournons les yeux vers la vigne, notre regard descend le long du jardin, cette multiplicité de verts, leurs nuances de clarté et d'ombre dans les brins d'herbe, les feuilles et les fourrés, dans la mousse et les fougères. Ne serait-ce pas un lieu pour toi ? demandé-je à ma cousine, en donnant à mes mots une tonalité aussi légère et aussi dégagée que possible, comme si cette idée m'effleurait l'esprit à cet instant

précis. Car ce que je lui demande, en réalité, c'est : tu ne peux pas garder la maison ? Tu ne peux pas la garder pour moi, à cause de moi ? Peux-tu la garder pour que je puisse revenir l'été et suivre la trace de mes souvenirs, écouter sous cet acacia les voix d'autrefois ? Car les voix sont restées. Les gens ont disparu, mais leurs voix sont là. Je les écoute parler et rire dès que j'entre dans la maison, je les entends – non, c'est différent, je les entends déjà au moment où j'ouvre le portail et où je longe le mur de la maison, j'entends ma tante qui crie, mon oncle qui rouspète, je les entends dans la cuisine, dans le vestibule, dans la chambre, j'entends leurs pas, le bruit des portes qui claquent et les rires, le pugilat auquel se livrent leurs phrases, leur litanie du quotidien, l'une se mêlant à l'autre, familière. Leurs voix emplissent toujours cette maison, enflent les rideaux devant la fenêtre ouverte et se fraient ensuite un chemin dehors, jusqu'aux branches et aux rameaux.

Ma cousine hésite, elle doit savoir combien c'est important pour moi, ce que cela représente à mes yeux, elle me répond donc de son « non » le plus doux, comme si elle avait peur de me blesser avec ce non, d'exiger trop de moi en me demandant d'entendre un non ici et maintenant. Elle a besoin de la ville, me dit-elle, elle accompagne ce non d'une poignée de phrases, elle orne son non, le transforme en une explication pour moi, une justification pour elle, mais nous savons déjà toutes les deux que ces étés sont derrière nous, que nous les perdons, que nous sommes

précisément en train de les perdre, que cet été est le dernier de son espèce. Elle a besoin du théâtre, dit-elle, des concerts, des gens, des cafés et des restaurants, du pouls, de l'animation de la grande ville, de son tumulte, de son goût de l'élan et du mouvement. Elle ne peut pas revenir au village, vivre parmi les villageois, des villageois dont les pensées ne dépassent pas le rayon du bourg. Elle va abandonner la maison, reprend-elle après une pause. Sa mère démente ne reconnaît pas les lieux, pour elle la maison n'a plus aucune importance. Les étés précédents, elle en reconnaissait encore l'intérieur : son lit, son oreiller, sa porte et sa poignée, sa chaise de cuisine au dossier élevé, ses rideaux, la machine à coudre sur laquelle, jadis, elle avait jour après jour cousu des gants pour la fabrique toute proche. Elle ne peut plus servir de patrie, de fil du souvenir qu'elle pourrait reprendre comme matériau pour tisser ses propres images. Je vais donc aussi perdre ce bout de terre, ces murs et ma marche sans peine vers l'hier. Nous sommes toujours à la porte, nous n'avons pas bougé. Nous regardons le jardin, l'alignement de fruitiers et d'herbes, comme si nous essayions de graver dans notre esprit la moindre fibre de verdure. Pour nous, quelque chose s'achève au cours de ces journées d'été, la maladie creuse une coupure en travers de notre existence, la mort déjà découpe notre vie, il faut que nous lâchions quelque chose, dans ce monde qui continue à tourner nous devons abandonner et donner quelque chose.

\*\*\*



Avant de revenir à la maison avec ma mère, avant que nous partions et tournions le dos au village, j'emballage des affaires dans la maison d'été de mes parents, encore une capsule temporelle, encore un coffret rempli de passé. Nous y avons été installés, dans cette capsule temporelle, c'est dans cette capsule que nous avons discuté au cours des dernières semaines, dans cette capsule que nous avons pleuré. J'ai passé quelques nuits seule dans le silence de la maison, interrompue par les seuls aboiements furieux du chien voisin. Mes nuits d'aboiements. Chaque fois que la route se faisait trop longue pour moi et que j'avais besoin d'une pause entre les cliniques et le Balaton, chaque fois que je n'avais plus la force de quitter le village pour faire une heure de route supplémentaire jusqu'au lac. Je suis restée allongée seule dans cette chambre, sur les fleurs en velours d'un récamier des années 1920, entre des vitrines de livres et des lampes Art déco, et avant de m'endormir je suivais les fines fissures dans le crépi ocre jaune des murs, comme si

elles pouvaient me guider et me diriger, après le réveil je m'asseyais sur la terrasse avec mon café au lait et, sous l'ample ramure du noyer, j'admirais la lumière du matin, la lumière du jour naissant. J'ai dit à ma mère, chaque fois que je viens ici, je veux emporter quelque chose. J'emballe donc les verres à vin de ma grand-mère, des verres d'une finesse gracile, ciselés à la main, ceux de son trousseau, avec un motif de boucles et de vrilles de lierre, des verres de près d'un siècle, une carafe, du linge de table blanc immaculé – comment l'a-t-elle gardé aussi blanc ? – je fourre tout prudemment dans le coffre et je me dis à moi-même, voilà que tu te mets à rassembler des bouts de souvenir, à t'entourer de symboles. Voilà que tu te mets à construire tes ponts. Le premier se brise et t'échappe, comme prise de panique tu construis le suivant, voilà donc que, déjà, tu commences.

Avant de fermer le portail et de prendre congé pour cette année dans l'à-peu-près, avant de m'asseoir au volant et de me mettre en marche vers l'incertain et pourtant prévisible, je passe un coup de téléphone à Berlin. Une amie de mon frère a été hospitalisée il y a une semaine pour une infection, d'abord aux urgences puis, rapidement, en soins intensifs, manifestement à cause d'une allergie à un médicament. Elle est proche de la cinquantaine, mère de trois enfants. C'est l'action parallèle de nos derniers jours et de nos derniers coups de fil quotidiens, le fil narratif parallèle de notre été. Ce sont les personnages secondaires, et pourtant ils emplissent toujours les dernières phrases de nos

entretiens, celles qui précèdent l'instant où nous racrochons. Hier, j'avais demandé de ses nouvelles, son état avait empiré. Mon frère m'annonce à présent qu'elle est morte au cours de la nuit. La femme avec laquelle il dînait encore chez l'Italien, à Dahlem, il y a peu de temps. Riant, buvant, faisant du bruit. L'enterrement aura lieu la semaine prochaine dans un cimetière forestier. Ensuite seulement, il pourra renouer le fil avec nous.

\*\*\*

Nous faisons le trajet en passant par Vienne et le Weinviertel, par la clinique de Mistelbach, celle dans laquelle ils ont transporté mon père en hélicoptère. Notre dernière étape avant le retour, notre arrêt de bus sur la ligne des adieux. Une journée brûlante et torride, on annonce de la tempête et de fortes pluies pour le milieu de la journée. Le chemin nous est déjà familier, je dépose la voiture sur le parking du toit, nous franchissons la grande porte d'entrée, passons devant le café où nous avons mangé avec mon frère après l'opération et tenté, à trois, de ne pas verser nos larmes en prenant le gâteau et le café, tenté de les retenir. L'ascenseur nous élève jusqu'au service anesthésiologie et soins intensifs, je photographie avec mon portable chaque bifurcation, chaque flèche, chaque écriteau, je veux envoyer à mes proches, pas à pas, le chemin qui mène au lit de malade, pour qu'ils le trouvent sans peine lorsqu'ils rendront visite à mon père en fin de semaine. En parlant hongrois, ils n'iront probablement pas loin, mais qu'au moins ils n'aient

pas à chercher longuement, à se frayer un chemin en tâtonnant avec les pieds et en posant des questions avec les mains. Une nouvelle fois, nous nous annonçons par l'interphone, famille Bánk, bonjour, nous aimerions voir mon père, une nouvelle fois la porte s'ouvre d'un coup pour nous, une nouvelle fois nous franchissons l'écluse, nous posons nos sacs, nous passons au-dessus de la tête les tabliers en plastique blanc et nous les nouons dans le dos, nous descendons une fois de plus le long couloir, cette dernière section d'un chemin sur lequel on doit s'attendre à tout, nous jetons timidement un regard dans la chambre, et nous tenons les mains de mon père.

Nous parlons pour contrecarrer le délire dans lequel il a glissé depuis son opération, ce mélange d'anesthésie, de mauvais état général, de médicaments, de choc et de long séjour à l'hôpital. Quelque chose entre cauchemar et réalité, entre hébétude et lucidité, entre les démons de l'esprit et les murs blancs et lisses de sa chambre. Certes, mon père nous reconnaît, mais ses propos sont confus, il ne sait ni où il est ni pourquoi. Je ne cesse de lui dire, tu es à l'hôpital, tu as été opéré, je lui énumère les étapes : je t'ai conduit à la clinique à Eisenstadt, dans la ville des Esterházy, celle au château Esterházy, tu la connais, voyons, celle où quand ce n'est pas Esterházy c'est Haydn, tu sais bien, tu allais très mal, ta fièvre ne baissait pas, alors nous t'avons interdit le jardin d'Éden et nous t'avons conduit à l'hôpital. Ensuite tu as été à Hainburg, à environ une heure d'ambulance vers le nord, à peu

près à la hauteur de Bratislava, mais ta fièvre n'a pas disparu, c'est pour cela que tu es ici maintenant, encore un peu plus au nord, ils t'ont transporté en hélicoptère, tu te rappelles ? Tu rentreras certainement bientôt à la maison, c'est sûr, je te le promets, nous nous occupons du transport, je m'en occupe déjà. Tout va aller mieux, tout va s'arranger, il faut juste que tu reprennes un peu de forces, mange, dors et repose-toi.

Le ciel d'août, indifférent, a déjà préparé son prochain orage, il a amassé des nuages sombres et envoie à présent en éclaireur le grondement de son tonnerre. Lorsque nous partons, laissant sur place mon père branché à ses tuyaux, les premières grosses gouttes nous tombent dessus, comme pour nous gifler. Parce que nous l'abandonnons, parce que nous le laissons seul, que nous le livrons à des étrangers sans savoir s'il pourra revenir à la maison dans un délai prévisible, s'il nous pardonnera de nous être levées, d'avoir franchi le seuil de cette porte et d'avoir repris la route, sans savoir si cela joue un rôle pour lui ou si, au cours de ces heures-là, cela n'en a peut-être aucun et, dans ce cas, si nous nous reverrons seulement un jour. Nous reverrons-nous ? Mais pour l'instant, nous n'avons pas d'autre solution. Mon père est prisonnier d'un entre-deux-mondes et nous sommes emprisonnées avec lui. Trop éloigné de nous, de Francfort et Berlin, mais aussi de ses parents en Hongrie. À Mistelbach, nous n'avons personne.

Une tempête se déchaîne sur Vienne, je ne peux pas poursuivre ma route et dois me ranger sur le bas-côté. J'actionne mes feux de détresse, nous restons assises dans la voiture chaude et humide sous les coups de fouet crépitants de la pluie, comme si le ciel nous l'envoyait à titre d'avertissement, comme s'il s'agissait d'un message à moi destiné, ne va surtout pas croire que tu puisses partir simplement, comme ça. Ne va pas croire que tu puisses simplement abandonner ton père. C'est plus tard, seulement, que les nuages rendent la place au grand été qui nous entoure depuis des semaines, cet été d'un jaune piquant dû au changement climatique dont la chaleur et les impondérables ont un air de menace ou d'exigence. À chaque kilomètre nous nous éloignons un peu plus de la chambre de malade high-tech, comme si nous revenions peu à peu d'une station spatiale vers la terre, comme si nous préparions lentement, précautionneusement, notre atterrissage.

Nous avons quitté le vieux système de coordonnées de mes parents, les circuits nerveux de leurs anciennes cartes routières, cette contrée de la terre biographique qui retrace les étapes de leur fuite, puis leur arrivée à l'étranger et dans la liberté. Tout ce qui se situe entre Sopron, Eisenstadt, Mattersburg et Vienne. Vieux ciel, familial. Nouveau ciel, inconnu – au-dessus du camp d'accueil, du camp de transit, du camp de répartition. Ma mère a découvert, sur un panneau au bord de l'autoroute, le nom de la localité où elle a rencontré mon père pour la première fois. À l'automne 1956, quand ils durent tous les deux quitter du jour au